

l'Averse

(fantastique)

En ces temps où les routes avaient de fâcheuses corrélations avec celles du Moyen Âge, rien n'aurait été plus inconsideré que le fait d'utiliser sa voiture pour un long voyage. Le train était tout indiqué. Pirates, amendes, octrois, extorsion de fonds en cas de panne ou de restauration, le tout ajouté aux risques inhérents aux intempéries, et encore confronté à la date –précise- prévue pour son rendez-vous, tout militait pour un voyage par le rail. Une arrivée le jour dit et à heure dite, enfin on pouvait l'espérer : Yan Charron laissa, donc, sa voiture au garage.

Sa décision avait immédiatement soulagé un inconscient déjà encombré par les appréhensions dues à ce trajet et laisserait son esprit disponible pour préparer cette entrevue avec son éditeur ; se prélasser dans un fauteuil de train, presque direct, jusqu'à la capitale, présumait un voyage sans encombres. C'est dans cet état d'esprit qu'il escalada, en gare de Carcassonne, les trois marches de son wagon, longea la rangée de sièges et, après une douzaine de pas, échua au sien. Nouvelle satisfaction : il était seul dans le compartiment.

Il se félicita encore une fois de son choix. Les premiers arrêts étaient prévus à Castelnaudary et le second pour Toulouse. Ensuite à Montauban, lui semblait-il. Mais, pour les gares suivantes, Yan Charron dut fouiller dans sa mémoire. Des années qu'il n'avait pris le train ! Il se souvint vaguement de Brive-la-Gaillarde... Hésita pour Charenton sur Creuse... Se souvint parfaitement du nom « Orléans »... Et renonça pour d'autres certitudes autres que celle de « Paris-Austerlitz » car il ne souvenait plus des autres arrêts. Mais, bof, il n'avait plus qu'à se laisser emporter, peu importait.

Confortablement installé, il remit à plus tard de réfléchir à son rendez-vous et préféra contempler, derrière la vitre, le paysage de champs qui avait remplacé celui des dernières maisons de la ville. Instants de douce euphorie générés par le fait qu'il n'avait plus rien à décider, il laissa son regard errer, au gré de sa distraction, d'un champ labouré à un autre, d'une rangée d'arbres à un imposant corps de bâtiments, puis d'une ruine à un versant de colline noir d'une pluie récente...

Un premier heurt, cependant, gêna son insouciance : il n'avait pas plu la veille ! Et puis : une pluie, en plein mois de juillet...

Un moment perdu dans de vagues interrogations puis, d'une imaginaire chiquenaude, il chassa cette diffuse contrariété et se calla entre ses deux accoudoirs. Se souvenait-il vraiment s'il avait plu ? Hier ? Cette dernière nuit ? Honnêtement, il n'y avait pris garde. N'y avait pas accordé attention...

Il avait plu cette nuit et, tout à ce voyage, il avait gagné la gare absorbé dans ses idées. Ce n'était pas plus compliqué ! Ça lui était arrivé plus que souvent. S'il avait fallu s'arrêter à tous ces détails, pourquoi ne pas se soucier plutôt, à tout instant, de la moindre gêne ressentie par son corps, alors ? Comparé à un simple sol mouillé que l'on remarquerait, ou pas...

Les mottes de terre des champs fraîchement labourés, noires et grasses de siècles de culture, luisaient de cette ultime pluie. Cela avait quelque chose de rassurant de se ressentir partie de cette histoire qui couvrait de sa plénitude le passé, le présent, un prévisible futur. Les générations qui avaient précédé... Le familier...

Cependant, insidieusement, l'image résistait.

Un second choc déstabilisa ce qui était devenu une incertaine quiétude : « *On ne laboure pas au mois de juillet...* Il peut pleuvoir, mais... *Mais on ne laboure pas en juillet...* »

Malgré lui, Yan Charron prit appui sur ses accoudoirs et amorça un redressement.

Hypnotisé par ce paysage incongru il se surprit à réagir, contrarié par ce fait incontestable : « *on ne laboure pas en été* »

Réagir ? Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait –aussi- aucun cyprès ? Oui, sûrement : la voie de chemin de fer longeait maintenant une rivière bordée de saules... Des saules...

Des saules ! Une rivière large, calme, puissante... Yan Charron s'inquiéta de ne pas parvenir à refouler l'image. S'était-il trompé de voie ? Dans ce cas, il ne pouvait qu'attendre le prochain arrêt !

Maintenant aux aguets, tirant un trait sur cette campagne, il guetta le prochain ralentissement. Castelnau-dary : prochain arrêt... Il le fallait ! Mais ne rien précipiter, s'assurer d'abord... Lire le panneau ; prendre son sac ; descendre... Ne pas se retrouver, stupide, sur un bout de quai, cherchant des yeux une solution à une décision autant impulsive qu'idiote. Du sang-froid... S'assurer d'abord. Conserver son calme. Lire le panneau. Le lire, ne pas l'interpréter. Le lire clairement. Descendre pour s'assurer, quitte à remonter...

Et, précisément, le train avait amorcé un ralentissement...

Le regard de Yan Charron, trop incrédule, ne put saisir qu'un nom sur le panneau luisant d'une brume épaisse : « Blois ».

Il s'extirpa précipitamment de son siège et, debout, voulut s'emparer de son sac de voyage.

Mais il vit trois valises... N'en reconnut à peine qu'une... Et puis un petit sac. Un petit sac fort dissemblable au sien... Trois valises, dont une énorme. Et il était seul (!).

Un saut de rail l'obligea à se rattraper au rebord de la tablette. Il s'y cramponna, affolé par tous ces bagages, surgis, là, comme entassés depuis des siècles.

En trichant, escamotant le fait incongru, son esprit tenta de conforter une logique admissible : « *Comment pourrait-il porter toutes ces valises pour, en catastrophe, descendre ?* »

Mais, hypocritement rasséréiné, son affolement se calma : son regard avait lu, pour la seconde fois, sur un second panneau bleu «Blois».

Il fut presque rassuré de sentir la vitesse du train, tout juste ralentie, se maintenir. Celui-ci traversa une gare modeste puis, progressivement, reprit son allure. Quelques maisons... Puis : de nouveau, des champs... Des bois... Les signes d'une rivière, là-bas, au fond du paysage, au pied des coteaux...

Le train ne s'était pas arrêté. Un moment paralysé, vaincu, Yan Charron se laissa choir entre les accoudoirs les plus proches. Au vu de ces valises imposantes, il en était encore, lâchement, tout soulagé. Et puis, il y avait eu ce « Blois »...

Pourquoi « Blois » ?! Il avait été à Tours, une fois... À quelle occasion ?

Il dut réfléchir pour se souvenir de cet incident passé. Oui, il avait fait l'aller et retour pour ramener des bagages... À cette occasion, lors de cette rupture...

Une seule explication : il s'était endormi. Il s'était endormi et ses souvenirs lui jouaient un tour. Voilà, il s'était endormi ! Et ce fait de voyager en train, depuis si longtemps qu'il ne l'avait fait, avait jeté le trouble dans son rêve. Il se réveillerait...

Oui, il se réveillerait.

On se réveille et l'on replonge instantanément dans la réalité. Quelques fois l'on regrette de quitter la félicité de son rêve, de devoir affronter les adversités ; d'autres fois, l'on conserve une journée, quelques fois des mois, des années, une sale sensation laissée par un cauchemar.

Oui, il allait se réveiller.

**

Il allait se réveiller mais il ne se souvenait plus que vaguement de ce voyage. Mais : Blois ou ailleurs... Trop ancien. Dehors, un soleil chaud éclaboussait les champs. Des petites parcelles, soigneusement cultivées, aux teintes vert clair, dorées, brunes, et puis des bosquets d'arbres serrés, immobiles dans la chaleur...

Yan Charron se rendit. Il s'était déjà rendu. Ce soleil et ces prés, au moins le printemps était plus qu'avancé. En ça le temps redevenait le sien. Mais ce fugace soulagement fut immédiatement combattu par une sourde angoisse. Pourquoi ces paysages ? Pourquoi ces résurgences du passé ? Ces bagages !

À la gare suivante, Yan Charron eut le temps de saisir le mot inscrit sur un des panneaux : « Lyon ».

Il ne bougea pas de son siège. L'aurait-il voulu qu'il ne l'aurait pu : des militaires se pressaient sur le quai, montaient sans cesse, se bouscullaient, s'entassaient dans le couloir, envahissaient déjà son compartiment. Une rumeur, une marée...

Tout ça n'avait pas de sens. N'aurait pas dû en avoir. Mais la scène en avait un, il se souvenait. Oui, dans les années 57, il avait été un Rappelé. L'Algérie... Dans le porte bagage, au-dessus de lui, de nouveaux sacs, de nouvelles valises avaient enseveli la sienne. Il n'avait pas pu la redescendre, il y avait trop de recrues. À monter à l'assaut du train, envahir le couloir...

Figé, coincé, il ne put qu'observer les visages nouveaux. Inutile de regarder dehors, il le savait, il neigeait. Les vêtements mouillés, les visages pâles, les pommettes rougies, le froid, l'appréhension, et lui, Yan Charron, abandonnant toutes velléités de s'enfuir.

Il ferma les yeux. Cette foule de son âge, qui le pressait, qui le poussait contre la vitre... Pas assez de place... Un train spécial... Oui, il neigeait... Au mois de janvier... Sa mémoire se refusait plus avant. Seulement des visages. Et puis des blousons, des épaulettes, des vêtements civils, des rires nerveux, des uniformes de toutes les Armes... Des silences défaits... Des plaisanteries provocatrices... Des images... Des sons...

Ainsi le temps se jouait de lui ! Yan Charron, pour se protéger, tendit un immatériel voile dans cette direction. Il y parvint. Un silence ouaté s'appesantit contre son épaule, s'interposa, l'isola, le protégea.

La peur provisoirement contenue : un répit... Yan Charron se réfugia dans ce qui était « lui ». Seulement « lui ». Quand le train s'arrêta, dans un ultime crissement de ses freins, le panneau, juste en face de lui, indiquait la gare de « Gagny ». Peut-être, se sentit-il mieux.. Apaisé, sans doute. D'une main timide il tira sur le voile qui le protégeait des « Autres ».

On le regardait avec des sourires gentils... Des hommes et des femmes. Pour certains et, certaines, âgés. Des vestes étriquées, des sacs sur les genoux... Une femme, en face de lui, tricotait. Les aiguilles s'immobilisèrent quand Yan Charron lui adressa un sourire inquiet.

- Tu es tout seul, mon petit ?

Yan Charron songea qu'il n'avait jamais été aussi seul. Mais il ne voulut pas décourager le visage aimable, attentionné, qui se penchait vers lui...

... Tu es tout seul, mon petit ? Où sont tes parents ?

Yan secoua la tête pour exprimer qu'il l'ignorait.

... Où dois-tu descendre ? Dis !

Yan Charron sent le train repartir... Tous ces gens. Et cette femme si aimable, si gentille... Il doit lui répondre. Pourquoi l'inquiéter, lui dire que cela survient, parfois. Alors il répond :

- À Gagny, Madame.

- À Gagny ? Mon pauvre petit, tu l'as passé ! C'était là, Gagny ! Où sont tes parents ? Ta maman ?

Mais Yan Charron ne répond pas. Il sait qu'il n'arrivera pas à Paris : le siège est bien trop grand pour lui. Son regard s'est fixé sur les genoux nus que sa culotte courte ne cache pas. Il balance ses jambes de gamin. Il voit les ecchymoses, les éraflures. En jouant, sans doute, ça lui arrivait plus que souvent !

Alors Yan Charron murmure, poliment :

- Je ne vais nulle part, Madame.

- Tu es très poli, mais il ne faut pas dire que l'on va nulle part, ce n'est pas bien de dire ça. Je vais m'occuper de toi. Comment t'appelles-tu, mon chéri ?

- Yan Charron, Madame. Je viens de Carcassonne.

- De Carcassonne ! De Carcassonne ? Comment as-tu fait pour passer la Ligne de Démarcation ?! Tes parents sont restés là-bas ? Dis ! N'aie pas peur mon chéri, je vais m'occuper de toi...

Plusieurs visages le regardent. On s'étonne. Mais celui de cette aimable dame l'encourage.

- Je n'ai plus peur Madame, je sais que je suis arrivé.

- Mais tu auras dépassé Gagny, mon pauvre Petit !

Alors Yan Charron a une certitude. Elle s'impose, évidente : « *il est parvenu à la fin de son trajet* »

- Il y a encore une station après, Madame. Je vous remercie de vous soucier de moi, mais il ne faut pas, c'est trop tard. Oui, il y a encore une gare. Après.

Et Yan Charron comprit, au visage aimable qui s'effaçait, que la dernière gare était proche

**

Une des premières personnes qui monta dans le wagon, à Castelnaudary, était un médecin. Le médecin Jean Marc Thévenin, pédiatre, qui se rendait à Paris pour un séminaire. Il vit, le premier, le petit corps du nouveau-né sanguinolent sur la tablette.

Remarqua instantanément le cordon ombilical blessé, comme déchiré. Il diagnostiqua :

- Accouchement en catastrophe ! La respiration est trop faible, il faut l'amener à Toulouse, au plus vite !

Le temps d'enlever le petit corps violacé, en catastrophe, puis d'un succinct nettoyage, ce jour-là le train repartit de Castelnaudary, en direction de Paris, avec vingt-cinq minutes de retard.

Le docteur Jean Marc Thévenin s'installa sur le siège numéro 106, à trois sièges de là, place qui avait été louée par ses soins.

Oui, Jean Marc Thévenin avait laissé sa voiture au garage et lui avait préféré le train. Quelques pensées sur les hasards de la vie humaine, de ces femmes qui accouchent lors d'un voyage, puis abandonnent un enfant probablement non désiré, occupèrent un instant son esprit. Puis, visage tourné vers la vitre, son corps s'abandonna au train qui repartait. Jean Marc Thévenin se calla entre les accoudoirs de son siège pour mieux oublier ce siège taché de brun.

Étonné, quelques minutes plus tard, il n'eut pas souvenance de cette averse qui avait mouillé le paysage.

Curieux temps pour un mois de juillet, pensa-t-il. Une averse, précisément quand c'était l'affolement autour du petit corps abandonné ? Une rapide averse alors, comme pour laver ce détestable témoignage de vies défaites. Cauchemars du quotidien...

Quand même : curieux temps et curieux paysage. Jean Marc Thévenin scruta cette bizarre vallée qui défilait derrière la vitre. Une vision similaire, qui lui revenait vaguement en mémoire...

Oui, maintenant il se souvenait. D'étranges similitudes : trois ans auparavant, en automne, quand il s'était rendu à Brest...

Van_malaerth_sf21@tiscali.fr

<http://www.van-malaerth-sf.fr.fm/>